

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 17/1 (1990)

DOI: 10.11588/fr.1990.1.54062

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

und großer Sorgfalt eine Vielzahl an Informationen zusammengestellt wurde. Sie allein schon sind für die Forschung von Bedeutung. Das Wesentliche aber dürften die Dossiers sein, die bei ARTEM in Nancy liegen und dem Forscher zugänglich sind (vgl. S. I, Anm. 2). Das Inventar ist als Schlüssel zu ihnen zu verstehen, und dies sagen auch die Herausgeber in der Einführung (S. XVI): »Cet inventaire n'est pas un instrument de travail isolé, il s'inscrit dans le plan de travail général de l'A.R.T.E.M. dont le but final reste le traitement lexical.«

Rolf GROSSE, Paris

Philip GRIERSON et Mark BLACKBURN, *Medieval European Coinage. With a Catalogue of the Coins in the Fitzwilliam Museum, Cambridge. T. 1: The Early Middle Ages (5th–10th centuries)*, Cambridge (Cambridge University Press) 1986, XXII–674 p.

Les numismates et les historiens de l'économie monétaire attendaient un ouvrage général sur le monnayage pendant ce qu'on appelle le haut moyen âge, entre la période des »invasions« et celle de la définition des grandes unités politiques de l'Occident qui façonnèrent cette partie de l'Europe à partir du X<sup>e</sup> siècle et eurent la vie si dure qu'elles réapparaissent dans les Etats contemporains, à supposer qu'elles aient complètement disparu. Philip Grierson nous l'offre enfin, avec la collaboration de Mark Blackburn.

L'ouvrage, qui est d'abord un catalogue, s'adresse surtout à la première des deux catégories qu'on vient de distinguer. Après une brève introduction qui règle un peu rapidement la question de la monnaie dans l'Occident du V<sup>e</sup> siècle alors que l'Empire et les souverains germaniques – plutôt que les Romains et les Germains luttèrent pour le contrôle politique de toutes les régions – les auteurs envisagent tour à tour les divers pouvoirs qui battirent monnaie, en distinguant deux grandes parties, même si la numérotation des chapitres ne le fait pas apparaître assez clairement. La première étudie les Vandales, les Ostrogoths, les Wisigoths, les Lombards, les autres peuples et enfin les Francs à qui est consacrée l'essentiel de cette première partie. Le monnayage anglo-saxon entre le VI<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle fait transition avec la seconde grande partie consacrée aux Carolingiens et aux Anglo-Saxons du VIII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle. Dans chaque chapitre se succèdent l'étude de l'arrière-plan historique, la bibliographie et la liste chronologique des faits essentiels pour la compréhension du monnayage. Pour les espèces franques l'analyse est plus détaillée: la présentation générale aborde en particulier la question de l'organisation de la frappe, des dénominations et des valeurs ou de la métrologie. Une bibliographie générale quasi-exhaustive fait suite à cette présentation détaillée. Elle ignore cependant des ouvrages proprement numismatiques comme M.-Th. et R. Kaiser, *Documentation numismatique de la France médiévale*, Munich, etc. 1982, ou les recherches allemandes sur la noblesse qui concernent la frappe monétaire plus directement que l'Histoire littéraire des grandes invasions de P. Courcelle. Mais on ne peut prétendre tout savoir sur tout, et la masse de textes cités et effectivement utilisés force l'admiration. Un historique de la collection – où le fonds constitué et donné par Grierson l'emporte de loin – précède le catalogue somptueux tant par sa présentation, que par le nombre des reproductions (1529 pièces sur 65 planches), la variété des pièces et la précision des descriptions. On ne peut qu'envier les étudiants devant qui le maître commentait des documents aussi remarquables et admirer le coup d'œil de celui qui sut remarquer la pièce intéressante au lieu d'accumuler en vrac des dizaines d'exemplaires d'une même monnaie. Pour ce qui constitue, aux yeux des auteurs, l'essentiel de l'ouvrage, la qualité du travail et la richesse des matériaux frisent la perfection. On ne discutera pas avant longtemps les classifications, les descriptions et les datations des principales catégories de monnaies.

Quant au commentaire, ceux qui ont suivi l'évolution de Grierson savent, et vérifieront une fois de plus, qu'il est passé d'une ambition d'historien de la monnaie capable d'imaginer des modèles macro-économique subtils – en particulier de considérables transferts d'espèces et de

lingots entre les mondes musulman, byzantin, scandinave et occidental – à une description plus modeste de l'objet numismatique pour lui-même. Il a compris avant d'autres que l'histoire économique s'aventurait dans des impasses quand elle voulait utiliser directement les pièces de monnaie, comme tout document, pour en tirer des conclusions immédiates: un *triens* ne suffit pas pour tracer une route commerciale, une perte de poids n'implique pas nécessairement une dévaluation au sens actuel du terme. Mais peut-être n'a-t-il pas suffisamment considéré que le positivisme implique un refus de penser mais surtout un but inaccessible car toute présentation suppose une interprétation.

En effet il est impossible d'analyser l'évolution du monnayage sans se poser une foule de questions passionnantes. Grierson décrit magnifiquement la chronologie des diverses émissions. Mais, n'ayant pas présenté en détail la situation monétaire quand les Germains émettent pour la première fois dans les parties de l'Empire qu'ils occupent, il s'interdit de montrer clairement la continuité entre le monnayage romain, le monnayage germanique à l'effigie de l'empereur constantinopolitain régnant et le monnayage à l'effigie des rois. Or cette continuité existe et renforce la tendance à insister moins sur les «invasions» – qui n'en sont guère – que sur le simple changement de régime politique né de ces mouvements de peuples. D'autre part il est important d'insister sur le fait que les Francs osèrent pour la première fois battre monnaie d'or à l'effigie de leur souverain en 539, sur la rareté de ces premières émissions et sur le fait que les pièces se trouvent presque toutes dans des musées (p. 116); cependant il aurait fallu citer Procope qui rapproche cette audace jusqu'alors sans exemple de s'affirmer ainsi l'égal de l'empereur et les difficultés byzantines en Italie. Les Gallo-romains n'ont plus douté que les Francs étaient définitivement les maîtres, ils ont reconnu la pleine liberté du nouveau régime qui désormais fabriqua des monnaies sans craindre de les voir refusées par les élites locales. De même c'est vers 585 que, en Gaule comme en Espagne, donc au moment de la conversion de Reccared et du fiasco de la tentative de Gondoald, le monnayage à l'effigie de l'empereur disparaît dans ces deux pays et que, peu après, les Anglo-saxons à la fois demandent un clergé à Grégoire le Grand et battent une monnaie d'or autonome. Faut-il interpréter les grands événements numismatiques comme des reflets de l'évolution économique ou comme l'expression de phénomènes politiques majeurs?

Bien plus Grierson constate, comme tout un chacun, deux faits apparemment contradictoires. D'une part le contrôle étatique sur la monnaie fut maintenu sans conteste dans tous les royaumes sauf celui des Francs puisque l'atelier – ou les ateliers – demeurent concentrés à la cour, celle du roi ou, chez les Lombards, du duc autonome qui se comporte comme un roi. En outre, même chez les Francs on ne peut nier une évolution du poids et du titre assez semblable dans toutes les parties du royaume en même temps que la multiplication des ateliers et des monétaires. Pour leur part, les liaisons de coins à grande distance excluent une frappe entièrement anarchique au VII<sup>e</sup> siècle en Gaule. Bien plus il est impossible que le denier d'argent ait été introduit sans intervention des maires du Palais agissant au nom du roi (p. 94, Grierson avoue très lucidement son embarras). Pourtant la multiplication des ateliers donne une impression très nette d'anarchie. Un choix s'impose entre l'idée dominante d'une privatisation de la frappe monétaire chez les Francs et la réalité d'une cohérence dans l'évolution qui implique nécessairement un contrôle étatique. Une réflexion – à paraître prochainement – sur les institutions en général, sur les textes relatifs à la frappe monétaire et sur les données irrécusables des espèces battues permet de surmonter cette apparente contradiction. Les Francs ne se distinguent pas radicalement des autres peuples; ils ont seulement utilisé dans le domaine monétaire une pratique de l'administration réservée ailleurs à d'autres questions. De même au début du X<sup>e</sup> siècle, les Carolingiens ont su déléguer, en France, la gestion de la monnaie sans perdre la haute main sur sa définition.

Ces considérations ne remettent absolument pas en cause les mérites du livre par rapport à ce qu'il veut être, un catalogue remarquablement commenté d'une des plus belles collections de pièces du haut moyen âge. Elle rassemble pour les numismates une série exceptionnellement

riche et variée de pièces; pour les historiens de l'économie, un matériau très important à condition qu'on s'initie au moins superficiellement à son interprétation; pour les historiens de l'idéologie politique, tous les intermédiaires entre la copie de monnaies impériales par des rois peu sûrs d'eux, la création par des rois, que les nobles reconnaissaient enfin pleinement, d'un type exprimant leur conception du pouvoir, enfin l'abandon de l'effigie du roi au profit de symboles presque uniquement chrétiens; pour les historiens de l'art, une longue série d'objets montrant ce que savaient faire de très nombreux orfèvres et leur conception du Beau. Enfin les légendes, lues avec une très grande minutie, mériteraient une étude particulière. Cependant il faut briser le cercle vicieux faisant que les numismates constatent de plus en plus souvent la contradiction entre leurs sources et le schéma d'interprétation traditionnel mais n'osent pas le rejeter car il est défendu par les historiens de l'économie qui, pour leur part, ne regardent pas toujours les pièces et croient les numismates quand ils recopient des théories peu satisfaisantes. Grierson, qui se méfie des théories mais en adopte une, relève, avec la lucidité de ceux qui ont longuement médité, les nombreuses faiblesses qu'elle comporte. Il devrait donc – et c'est là l'essentiel – faire progresser une réflexion théorique soucieuse d'intégrer tous les apports de tous les types de sources dans un ensemble cohérent.

Jean DURLIAT, Toulouse

Waltraut BLEIBER, *Das Frankenreich der Merowinger*, Wien, Köln, Graz (Böhlau) 1988, 194 S., 16 Taf. (Übernommen vom VEB Deutscher Verlag der Wiss., Berlin-Ost).

Eugen EWIG, *Die Merowinger und das Frankenreich*, Stuttgart, Berlin, Köln, Mainz (W. Kohlhammer) 1988, 235 S. (Urban-Taschenbücher, 392).

Patrick J. GEARY, *Before France and Germany. The creation and transformation of the Merovingian world*, New York, Oxford (Oxford University Press) 1988, XII-259 S.

Die germanische Welt war »vielleicht die größte und dauerhafteste Schöpfung des politischen und militärischen Genies der Römer«: Mit dieser griffigen These eröffnet GEARY, der jüngst mit Monographien über Reliquiendiebstahl von ca. 800–1100 (1978) und über die provençalische Aristokratie des 7./8. Jh. (1985) hervorgetreten ist, seine »erste Einführung in die merowingische Geschichte«, die angeblich besonders für ein breiteres und nur englischsprachiges Publikum gedacht ist (G. S. VI bzw. VIII f.). Anmerkungen, kommentierte Leseliste nach Schrifttumsgattungen und Kapiteln (G. S. 235–40 bzw. 241–48) sowie ein mehr für Sachen als Namen einschlägiges Auswahlregister von über 10 Seiten lassen jedoch erkennen, daß er durchaus auch Fachhistoriker ansprechen möchte, zumal er die Schlußthese, die Merowingerzeit sei Teil der Spätantike gewesen (vgl. G. S. 226), beinahe als Gegenbild zu der neueren Wertung von Justine Davis Randers-Pehrson zeichnet: Ihrzufole bildeten die Franken den schärfsten Gegensatz zu allen romanisierten Bevölkerungen des Römischen Reichs; waren und blieben blutrünstige, unberechenbare Nachbarn; bewerkstelligten gerade keinen schleichenden, sondern einen abrupten Übergang (Barbarians and Romans, 1983, S. 273). Zudem begründet Geary seine Sicht durchaus anders als beispielsweise Henri Pirenne (dessen Name übrigens ebensowenig wie derjenige von Frau Randers-Pehrson vorzukommen scheint): Obgleich erblich geworden, blieb merowingisches Königtum Herrschaft des kaiserlichen Germanenbefehlshabers, der über die römische Provinzialverwaltung als legitimer Regent der westlichen Provinzen nördlich von Pyrenäen und Alpen verfügte. Er sprach Recht für Römer und Barbaren, kommandierte das Heer und nutzte Fiskalgüter und Besteuerungsapparat der Römer. Gesamtgesellschaftlich blieben die lokalen Gemeinschaften der Spätantike die tragenden Einheiten, in die sich sogar von Soissons bis Regensburg die Merowinger und